

XXXV^e ANNÉE

N° 86 - FÉVRIER 1953

SCIENCES ET VOYAGES

PARAIT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

36 PAGES

60 FRANCS



Dans ce Numéro : LE GRAND PRIX DU REPORTAGE DOCUMENTAIRE
J'AI VISITÉ MAREB ANTIQUE CAPITALE DE LA REINE DE SABA

UN MOULIN PRIMITIF
A HUILE D'OEILLETES
SUR UNE PLACE DE MAREB

J'AI VISITÉ MAREB L'INTERDITE, ANTIQUE CAPITALE DE LA REINE DE SABA

par M^{me} le docteur CLAUDIE FAYEIN
membre de la mission médicale française au Yémen.

AUX jeunes lecteurs de Sciences et Voyages, qui espèrent une vie égale à leurs rêves, je souhaite l'immense joie de quitter un matin la dernière ville avant un long séjour dans un pays peu connu.

La jeep qui est enfin « votre jeep » cahote dur sur la piste. A côté de vous, votre premier chauffeur indigène, celui qui vous apprendra à dire comme lui « arbre » et « montagne », et que vous n'oublierez jamais. Derrière vous, les cantines solidement amarrées. Elles contiennent, merveilleux chargement, tout ce qui est votre nécessaire sur cette terre pour longtemps.

La vraie joie du départ, c'est alors qu'on la goûte. Non pas au départ de France, assombri par les adieux de la famille, encore encombré d'inconnues irritantes, mais seulement quand s'éloigne cette dernière ville. Si l'on pense aux mois passés, c'est avec la fierté d'avoir surmonté les difficultés d'approche. Et, si l'on pense à l'avenir, ce n'est plus avec l'inquiétude d'être inférieur à la tâche, mais avec une hâte ardente, et pleine de confiance devant le travail qui vous attend.

POUR moi cette ville a été Tazé, résidence de Sa Majesté Ahmed, roi et iman du Yémen. Au près du roi restait le médecin général Ribollet, chef de la « mission médicale française » dont j'étais, hélas ! l'unique membre. (Le Dr Ribollet, mon seul compatriote ici, devait contracter deux mois après une maladie mortelle, et je tiens à saluer sa mémoire ici.)

Tazé n'est qu'à une journée de route d'Aden. En janvier 1951, je devais rejoindre Sana'a, très ancienne

capitale située au centre du Yémen et rarement ouverte aux étrangers.

La seule piste carrossable de Tazé à Sana'a réclame plusieurs jours de trajet, car elle doit contourner de hauts massifs montagneux et toucher la mer Rouge à Hodeïdah. De montagne en vallée, j'avais donc de longues heures pour songer à tout ce que j'attendais du Yémen.

Le Yémen ! Jalousement protégé par l'autorité absolue d'un grand chef religieux de l'Islam, c'est peut-être le dernier petit pays réellement



indépendant du monde. Il a gardé très purs des caractères qu'aucun contact occidental n'a jamais troublés. Passionnant donc pour l'ethnologue que j'étais aussi, puisque je devais ramener au Musée de l'Homme objets et documents.

Pour l'archéologue, de son côté, le Yémen c'est l'« Arabie heureuse », le pays de Bilkis, reine de Saba et amie du roi Salomon. Ces régions jadis si fertiles sont devenues désertiques, mais les historiens anciens décrivaient des villes dont, au siècle dernier, quelques courageux explorateurs retrouvèrent les vestiges. Si des fouilles étaient possibles, on saurait aujourd'hui où chercher les restes de deux grands royaumes : sabéen puis himyarite, réalisant une civilisation sud-arabe vieille de trois mille ans environ.

Pour un médecin enfin, le Yémen est un pays de 5 000 000 d'habitants, d'une superficie égale au tiers de la France, où n'exerçaient en 1951 que quatre médecins, dont trois Ita-

liens ! Et Sana'a, une ville de 80 000 habitants (dont trois Européens seulement) sans chirurgien et presque sans médicaments. C'est dire que m'attendait là beaucoup plus qu'une belle aventure, et qu'ethnologie et archéologie elles-mêmes ne pouvaient être au centre de mes préoccupations.

En avril 1952, après quinze mois de séjour, j'avais cependant réuni une collection d'objets ethnographiques, des séries de tests. J'avais voyagé dans plusieurs régions peu connues. Mais surtout j'avais obtenu de Sa Majesté l'iman la permission d'aller à Mareb, capitale supposée de la reine de Saba. Cette permission est tellement exceptionnelle que j'ai choisi, pour mon reportage à « Sciences et Voyages », le récit d'une visite que l'échec récent de la mission Wendell Philipps a mis au premier plan de l'actualité archéologique.

Un siècle avant Jésus-Christ, un historien grec, Diodore de Sicile, parlait le premier du royaume de Saba, situé au sud de l'Arabie, dont la capitale était ornée de temples aux colonnes carrées, aux chapiteaux d'or et d'argent. On eut tard des raisons de penser que cette capitale se trouvait à l'endroit de la ville actuelle de Mareb. En 1843, un Français, Arnaud, réussit à atteindre cette petite ville occupée par des tribus particulièrement indépendantes et farouches, et nous en donna la première description. Après lui, un autre Français, Halévy, en 1872, et un Anglais, Glaser, recommandaient ce dangereux exploit, mais l'accès des ruines restait extrêmement risqué, lorsque Wendell Philipps, mandaté par la « Société pour l'étude de l'Homme », de Baltimore, réussit à obtenir en 1950 de Sa Majesté l'iman un contrat lui confiant les fouilles de Mareb pour un an.

W. Philipps n'avait pas alors les fonds nécessaires pour donner aux travaux l'importance souhaitable. Il réunit rapidement les informations,

Arrivée du prince Hassan, frère de l'iman du Yémen (sur un chameau, à droite). A gauche, les artilleurs tirent un coup de canon.



Le prince Hassan approche, environné de soldats qui chantent le « Samel ».



films et costumes suffisants pour faire sur le Yémen une première série d'articles et de conférences destinés à financer l'expédition, et repartit ensuite aux U. S. A. dont il ne revint qu'au début de 1952. Mais, pour des raisons qu'il me serait trop long d'exposer, la situation au Yémen ne lui était plus favorable. Il regagna cependant Mareb avec les membres de sa nouvelle mission. Puis, n'ayant pu

obtenir du roi la prolongation de son contrat qui venait à expiration, il dut partir au bout de quelques semaines en abandonnant tout son matériel.

En mars 1952, une mission du gouvernement yéménite se préparait à faire l'inventaire de ce qui était resté à Mareb. Je sollicitai du roi la permission d'en faire partie et reçus une réponse favorable deux heures avant le départ de l'avion.

vers lui, baissent ses mains, se courbent à demi vers ses genoux. Il les relève avec affabilité, et rien n'est plus gracieux que ces marques d'honneur et de respect que l'élégance naturelle des Arabes sait débarrasser de toute allure servile. Au delà de ce groupe, les gardes que le prince a amenés avec lui contiennent une foule populaire. Les hommes portent des turbans et tuniques teintes par l'indigo en un bleu sombre et brillant. Leur peau, à la longue, devient elle-même toute bleue, leur donnant un aspect frappant. Ils tirent et amènent vers nous les bêtes destinées à nous servir de monture jusqu'à la ville.

L'arrivée à Mareb.

Dans ce pays médiéval, où aucune ligne étrangère n'a pu obtenir d'escalade, le roi possède quatre avions qui font toujours dans le ciel de Sana'a un surprenant effet d'anachronisme. C'est un Dakota (D. C. 4), piloté par deux aviateurs suédois, qui nous emmène donc de Sana'a à Mareb, le 27 mars 1952. Le prince Hassan, frère du roi et vice-roi de Sana'a, dirige notre groupe, composé d'une dizaine de personnalités yéménites, de deux Égyptiens spécialisés en écriture arabe ancienne et de trois Européens : le professeur Girolami, M. Barthoux et moi.

Le professeur Girolami est un médecin italien appelé récemment en consultation par le roi et admis à ce voyage en remerciement pour ses éminents services. M. Barthoux, archéologue célèbre par ses fouilles d'Afghanistan, connaissait déjà le Yémen et se trouvait à Taëz lorsque W. Philipps abandonna Mareb. Le roi avait sollicité son avis sur les fouilles. C'est ainsi que j'ai eu la chance, pendant ce voyage, de profiter de la compagnie d'un archéologue particulièrement compétent.

Entre Sana'a et Mareb, à l'est, il n'existe pas de piste carrossable. Le trajet à mulet ou chameau dure huit jours. En avion, c'est l'affaire de trois quarts d'heure. Au-dessous de nous s'étend un pays sec et désolé, très différent des montagnes bien arrosées et cultivées en terrasses que j'ai parcourues au sud du pays. Au contraire, vers le centre de l'Arabie, où nous nous enfonçons, le relief s'aplatit peu à peu, prend l'aspect

d'un plateau usé par l'érosion, réveillé parfois par des images volcaniques récentes. Les cratères sont très nets en vue aérienne : on distingue parfaitement une couronne de roches noires dont le centre est occupé par une nappe de sable clair amené par le vent, tout à fait comparable aux lacs de nos volcans éteints. Pendant les dernières minutes de vol, nous apercevons à l'horizon une large étendue jaune qui borde des pentes rocheuses et sombres : ce sont les derniers flots du grand désert sud-arabe. La ville de Mareb est située à peu de distance des sables, et son importance actuelle est d'être un marché fréquenté des nomades, point de départ des caravanes qui emmènent vers Sana'a le sel extrait des mines voisines et rapportent différents objets de consommation.

Notre appareil atterrit à une dizaine de kilomètres de la ville. C'est la deuxième fois seulement qu'un avion apparaît dans le ciel de Mareb, et le débarquement a lieu dans une effervescence orientale fort pittoresque. Notre petit groupe européen passe du reste très inaperçu à côté de la haute personnalité du prince Hassan. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure intelligente et forte. Un long pan de son turban blanc retombe derrière lui, signe de sa royale famille. Sa robe est toujours très simple, d'un blanc nu. Fort pieux, il exige autour de lui une stricte observance de la loi coranique, et le prestige qui l'entoure est en grande partie religieux.

Les chefs de la région s'empres-

Cavalcade.

Ici la vérité m'oblige à évoquer un épisode pénible... Le prince Hassan est très traditionaliste. Par respect pour sa présence, on m'avait conseillé de renoncer à ma culotte habituelle pour adopter une jupe, plus en rapport avec la modestie de mon sexe. Hélas ! ma jupe est assez étroite et ces chevaux me plongent dans un cruel dilemme : la première Européenne de Mareb va-t-elle y faire son entrée à pied, et perdre la face, ou à cheval, mais toutes jambes dehors ? Mon indécision dure peu. Mes compagnons, qui ne montent pas à cheval, prennent ânes et mulets. Aux Yéménites les chameaux. Quant à moi, connaissant peut-être mes habitudes de Sana'a, un garde m'amène un cheval qui en d'autres temps aurait fait ma joie. Il ne me reste plus qu'à l'enfourcher et à m'éclipser discrètement, en piquant un rapide galop d'avant-garde !

Sur la route, je dépasse le professeur Girolami. Fort grand, il lui suffirait d'étendre un peu les jambes pour toucher terre, et il évoque plaisamment cette possibilité rassurante, lorsque son mulet fait des fantaisies. J'atteins M. Barthoux, qui nous a tous précédés. Soixante et onze ans, court, solide, il fera notre admiration par son endurance. Costume et casquette de tweed clair, par ce soleil, sont à eux seuls un tour de force.

Silencieux, son visage concentré est bien celui d'un homme qui touche l'un des buts de sa vie. Il ne voit autour de lui plus rien ni personne, sauf la ville de Mareb devant nous.

Mareb, sur une petite colline, domine nettement la plaine avoisinante. Nous nous dirigeons un peu en dehors de la ville vers la Hakouma, résidence du gouverneur, où nous devons être reçus et logés. C'est une enceinte fortifiée datant de l'occupation turque. Les murs, en larges blocs de pierre claire, sont soulignés de bandes noires d'un effet décoratif sévère, mais heureux. Les angles flanqués de tours, la porte protégée de deux courts bastions montrent que ceux qui l'occupèrent n'étaient guère sûrs du voisinage.

À droite et à gauche de la voûte d'entrée, une double haie d'askaris (soldats) s'ouvre en large éventail. Leur aspect, comme toujours, est à la fois curieux et amusant : turbans de couleurs variées dont dépasse une abondante chevelure noire et frisée qui flotte sur leurs épaules. Chemise blanche ou indigo, dont les grandes manches relevées sont nouées derrière les épaules, cartouchières et baudrier de cuir abondamment incrustés d'ocelles de souliers. À leur ceinture, un large poignard recourbé, le « djembia ». Au Yémen on pourrait dire que le poignard, c'est l'homme. Chaque détail est significatif, même chez les princes de sang royal qui peuvent seuls le porter à droite. Inutile de dire que sur le ventre d'un pauvre askari il n'y a guère qu'une chose à lire : le lieu de sa naissance. Presque tous sont pieds nus. Certains ont cherché à se donner une allure plus martiale en faisant la coûteuse acquisition d'une veste militaire de la dernière guerre, que les fripiers importent à Aden par ballots. C'est ainsi que le « chaouch » (officier) commandant la garde porte une veste de sous-officier aviateur ornée de nombreuses décorations. Tout le monde ignore du reste ce que signifient ces petits rubans colorés.

ARABIE

Yémen. — *Imamat (gouverné par un Imam). Il va du sud de l'Assir jusqu'au détroit de Bab el Mandeb. Il occupe la côte et certaines zones de hauts plateaux avec des frontières mal définies vers l'intérieur. La superficie, de 120 000 kilomètres carrés environ, doit être considérée comme un minimum approximatif (62 000 kilomètres carrés seulement d'après le Statistisches Reichsamts et 195 000 selon les Statistical Year-book.*

La population est entièrement musulmane. Les Juifs ont été transférés en masse en Israël (40 000).

La pointe de Cheikh el Saïd (1 622 km² et 1 000 habitants), face à Perim, est à citer parmi les possessions françaises.

(Extrait de l'Encyclopédie géographique de poche.)

et que c'était là le costume d'un homme brave de l'étranger.

Sur le bord de la route, un groupe s'affaire autour d'un canon que l'on bourre par la gueule et qui lâche quelques gros coups pendant que le prince Hassan approche. Montant avec beaucoup de noblesse un grand chameau blanc, il émerge au-dessus d'un groupe de soldats qui se pressent autour de lui en chantant le célèbre chant yéménite appelé « Samel ». Je suis une fois de plus saisie par la beauté sauvage de cet étrange chant de guerre réservé à la famille royale. Il doit se chanter d'une bizarre voix de gorge, très haute, très artificiellement enfantine, que les soldats parviennent à conserver à force d'exercices. C'est une mélodie aux paroles indistinctes. (Le sens qu'on m'en a donné : « Nous, les soldats du gouvernement, sommes plus forts que tous les paysans », n'était sans doute que l'interprétation personnelle — significative du reste — d'un humble soldat.) Très ancien et d'origine inconnue, il ne ressemble, paraît-il, qu'à certains chants religieux du Tibet, et ce fait curieux n'est pas encore expliqué.

Repas yéménite.

Le prince Hassan met pied à terre et nous fait signe de le suivre. Derrière lui nous passons sous la voûte d'entrée, qui se complète à l'intérieur par des murs en chicane, et nous pénétrons dans la cour centrale. Au milieu s'élève un bâtiment précédé d'un haut escalier extérieur que nous gravissons dignement, toujours entre deux haies de soldats. Comme toutes les « Hakommar » que je connais, au rez-de-chaussée sont les magasins, au premier la garde, au-dessus la terrasse et le logement du seigneur. Les différentes chambres qui le composent nous sont distribuées. Le prince Hassan prend la plus petite, mais la plus haute et la plus ouverte. Pour un prince yéménite toujours fier de son sang bédouin, aucun confort dans aucun palais ne vaudra jamais la plus belle vue sur les larges espaces de son pays.

Aviateurs, Égyptiens, Yéménites, chaque groupe a sa pièce meublée de divans. M. Barthoux, le professeur Girolami et moi recevons une chambre garnie d'une immense estrade en bois recouverte de coussins. Ce sera tout juste suffisant pour mon imposant confrère, qui n'a pas apporté de lit de camp. En attendant le déjeuner, un guerrier tout bardé de poignards nous apporte avec zèle et gentillesse d'innombrables petites tasses de café. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, le repas est prêt. A la porte, trois soldats nous reçoivent : l'un porte-serviette, l'autre porte-savon, le troisième qui arrose nos mains au-dessus d'une cuvette de cuivre.

Dans la salle à manger, une grande natte de paille est étendue sur le sol, sur laquelle tous les plats sont préparés. Ni assiette, ni couverts : s'asseoir par terre et manger avec ses doigts n'est du reste une nouveauté que pour le professeur Girolami, mais, poulet en main, il nous démontre avec une parfaite bonne humeur qu'il est fort facile de revenir à l'état de nature.

Seuls le prince Hassan et son

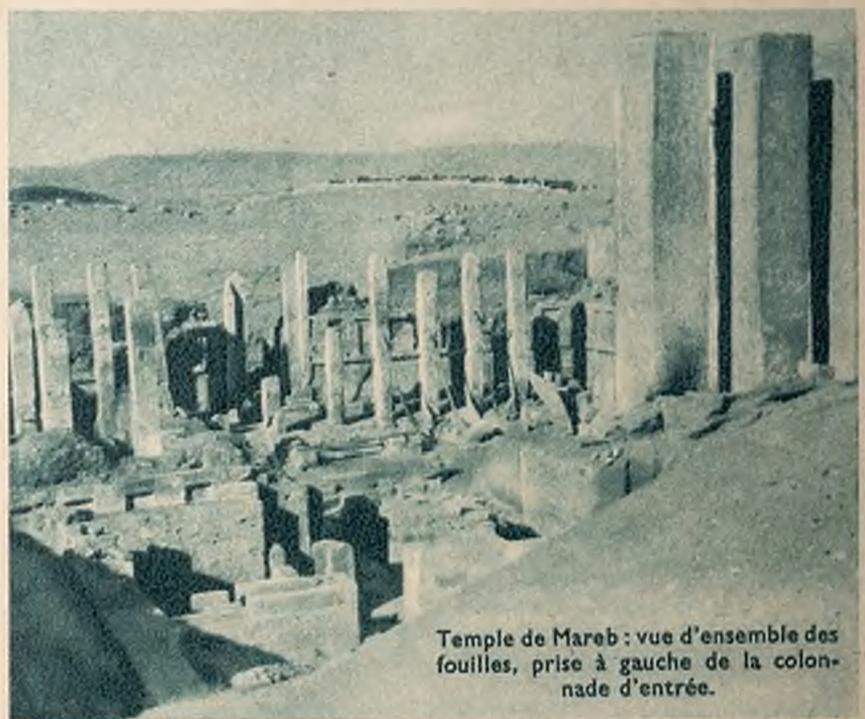


Les askaris nous attendent devant la hakouma.

conseiller mangent à part. Autour du repas, Européens et Yéménites, nous sommes une vingtaine. Notre appétit n'est pas la seule raison de notre silence. Il n'est pas convenable ici de parler pendant les repas. On doit au contraire rendre un juste hommage à l'excellence des mets en s'absorbant dans leur dégustation. Devant chaque convive un pain en forme de crêpe est déposé et sert d'assiette pour les morceaux solides. Si l'on veut du « mou », riz ou semoule, on déchire un morceau de l'assiette pour s'en servir comme cuiller à même le plat. C'est un « coupe de pouce » qui s'attrape facilement. Pas de boisson, sauf à la fin du repas, des verres d'eau parfumée à l'encens.

Il est convenable d'aspirer dans son verre avec des bruits de glouglou : le rot sonore qui suit tout bon repas et honore l'hôte en est ainsi facilité. Il faut avouer que ces coutumes sont plus logiques que les nôtres, qui nous font un devoir de nous torturer la cervelle pour rompre l'agréable silence de la dégustation et imputent à crime certains bruits bien naturels.

Plus difficile pour nous est d'adopter l'ordonnance d'un repas yéménite : lorsque viandes, légumes et plats sucrés sont terminés, on débarrasse la natte et on apporte devant nous deux braseros qui supportent deux sombres marmites de terre : c'est la helba, plat national yéménite qui doit se manger brûlant. L'une contient un ragoût de mouton. Dans l'autre, une sauce verte extrêmement forte



Temple de Mareb : vue d'ensemble des fouilles, prise à gauche de la colonnade d'entrée.

résultant d'un mélange de graine de moutarde, d'épices et d'herbes aromatiques finement broyées et battues en mousse dans un peu d'eau. On verse la sauce du ragoût dans cette mousse verte, on « touille », et l'on y trempe de larges morceaux de pain crêpe que l'on mange avec la viande. C'est excellent, mais, après une crème à la rose, une rude épreuve pour nos gosiers européens. A la vérité c'est la seule coutume locale devant laquelle j'ai fini par reculer !

Le musée.

Le déjeuner enfin terminé, après un court repas nous décidons de finir l'après-midi par la visite des locaux où Wendell Philipps a déposé les résultats de ses premières fouilles. Nous commençons par une pièce très mal éclairée de deux petites fenêtres : tous les objets sont emballés avec de la fibre dans une dizaine de caisses de bois, sauf une statue en bronze vert de 1^m,25 de haut environ, représentant un personnage masculin. C'est sans doute la pièce la plus intéressante de la collection. Coiffure arrondie, larges yeux très

ouverts, immense nez au-dessus d'une petite bouche pincée, mince collier de barbe bouclée, sa figure est d'une facture très originale. Les bras à demi fléchis, il semble serrer quelque chose dans ses poings. Sur son dos, une peau de bête dont les pattes se croisent par devant. Il marche en avançant la jambe gauche, le corps frontal, les pieds à plat sur le sol, et par ces caractères obéit strictement aux lois des sculptures très antiques.

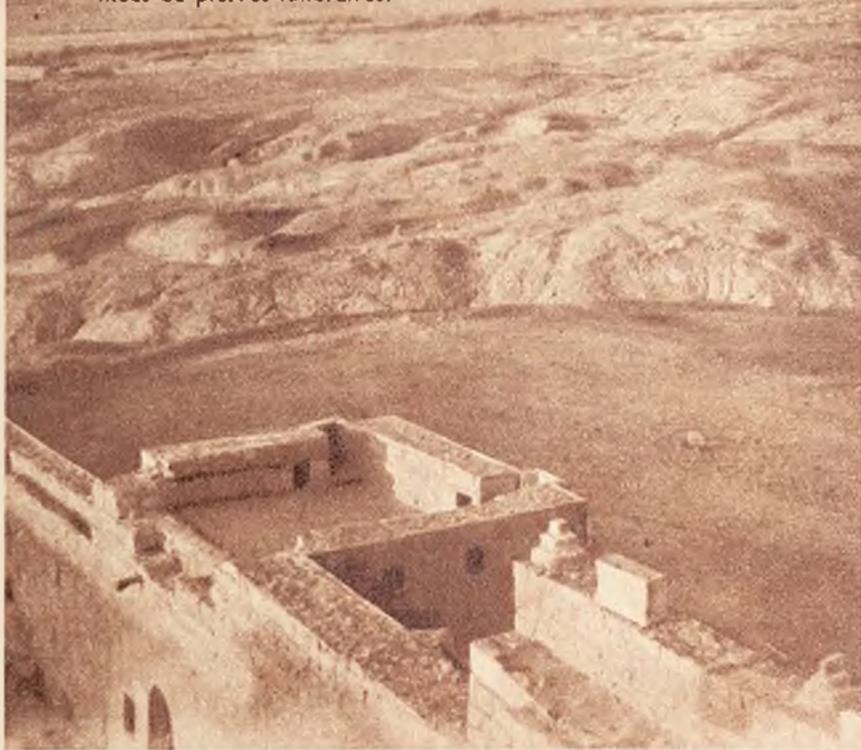
Une autre statue sur pied, plus petite, est mutilée. Des caisses, nous sortons divers fragments de valeur



Figures d'albâtre trouvées dans les ruines.

artistique inégale : une tête surtout me semble très belle et j'obtiens la permission de la sortir dans la cour pour la photographie (le cliché permet de deviner sa parfaite finesse). Devant elle plusieurs évocations s'imposent, et en particulier celle de l'art crétois (1500 avant J.-C.), aux figures si modernes dans leur style particulier. Mais on peut se

La hakouma (maison du gouvernement) de Mareb et les murailles fortifiées de l'enceinte. Au delà, étendues rocheuses parsemées de pierres funéraires.



demander aussi s'il ne s'agit pas d'objets importés. Ce sont tous des bronzes légers, verdis et minces, dont l'intérieur creux semble parfois consolidé d'une sorte de ciment. (Seule une expertise approfondie pourrait éclairer la question.)

Une deuxième salle, plus grande, est remplie d'objets en granit ou albâtre de provenance évidemment locale. Au fond, de très nombreuses tablettes couvertes d'inscriptions sabéennes ou himyarites. Cette écriture, d'origine peut-être phénicienne, est encore loin d'être entièrement déchiffrée. On sait cependant qu'il s'agit surtout de textes votifs célébrant les actions de tel ou tel personnage souvent royal en l'honneur d'une divinité. A côté des inscriptions, environ trois cents stèles votives de 0^m,50 à 1^m,25 de haut sont posées le long des murs, surmontées de têtes d'homme ou de bœuf. Les figures sont le plus souvent imberbes, parfois portent un collier de barbe, une fois une moustache. Elles se rattachent évidemment à l'art qui leur était contemporain dans la vallée de l'Euphrate.

Parmi ces faces fortes mais inexpressives, l'une pourtant se détache. Il y a une grande douceur dans le modelé des joues, au coin des yeux, et la bouche se relève indiscutablement d'un sourire. A cette époque, ni les Égyptiens, ni les Assyro-Chaldéens, ni les archaïques Grecs n'avaient su donner à leurs statues ce qui est le propre de l'homme. La « Niké » de Delos (550 avant J.-C.) passait ici pour la première figure souriante. Cette stèle sud-arabe dédiée à une divinité inconnue, plus vieille de cinq cents ans, sera peut-être honorée un jour comme le plus ancien sourire du monde!

Mais il est trop tard maintenant pour une photo, et, dans l'espace rituel au milieu de la cour, les soldats, par petits groupes, commencent la prière du soir. Nous nous installons sur la terrasse supérieure de la Hakouma. La lumière horizontale et rose du soleil couchant fait naître sur le sable et la pierre des ombres

violettes qui en accentuent les reliefs. Nous restons longtemps recueillis devant cet admirable paysage. Puis c'est la nuit. Il n'y a pas de lune à cette altitude (1 200 mètres) et, dans une atmosphère aussi sèche, le ciel est beaucoup plus bleu et les étoiles plus nombreuses et brillantes que chez nous.

Nous décidons de passer la nuit sur la terrasse. Je gonfle un matelas pneumatique au milieu d'une assistance admirative et étonnée. M. Barthoux déplie près de moi son lit de camp et me raconte longuement, dans l'obscurité, comment il mit à jour les statues gréco-bouddhiques du musée Guimet. Pour moi, le merveilleux ciel nocturne de Mareb s'étendra un peu aussi sur les fouilles de Haddah, en Afghanistan.

Le temple.

Le lendemain, dès l'aube, la terrasse est traversée par nos compagnons musulmans, qui vont à la chambre d'ablutions pour se purifier avant la grande prière du matin. Nous nous préparons rapidement, car il est décidé que nous allons visiter aujourd'hui le temple de Bilkis.

Nos aviateurs ont passé la nuit à remettre en état de marche l'un des camions abandonnés par W. Philipps. Revêtu cette fois de ma culotte, je regrette beaucoup la cavalcade. Mais en vain! Le prince Hassan et son conseiller s'installent dans la cabine du camion. Nous nous entassons sur la plate-forme avec les gardes. Dans un coin, des tapis et un immense narguilé : l'indispensable en somme pour prendre patience en cas de panne. Lorsque le camion s'ébranle, une grappe d'askaris s'y accrochent, grimant sur le capot, poussant des cris terribles en l'honneur de leur prince. La piste, non entretenue, est épouvantable. Dans une secousse plus forte, l'inévitable arrive : un soldat tombe et passe sous une roue. Nous ne nous arrêtons pas et il reste étendu sur le sable, quelques camarades à ses côtés. S'il est gravement

blessé, que pouvons-nous pour lui? Qu'Allah le garde!

Le temple est situé à une dizaine de kilomètres de la ville, mais notre camion s'enlise et nous avançons fort lentement, pendant que quatre cavaliers caracolent à nos côtés sur de merveilleux petits chevaux. On est déjà très près des ruines lorsqu'on commence à les voir : le haut des colonnes dépasse de peu le sommet des dunes de sable, qui ont véritablement submergé les anciennes constructions. Le tiers à peine est déjà déblayé et visible au fond d'une cuvette. A l'entrée cependant un très

de sable s'élève jusqu'en haut des murs, et il faut sortir de l'enceinte pour en apprécier la grandeur : environ cent vingt mètres sur soixante. C'est un mur de cinq à six mètres de haut, très bien conservé, en blocs de pierre claire réguliers et bien ajustés. Aux deux tiers de sa hauteur, une frise continue de beaux caractères himyariques. A une extrémité, une porte encore aveuglée par le sable. De l'autre côté, quatre colonnes surmontent une fosse à quatre compartiments qui était vide quand on l'a ouverte — tombeau non encore utilisé ou déjà pillé.



Avions et chameaux à notre arrivée à Mareb, en avril 1952, avec la mission yéménite chargée de dresser l'inventaire du matériel abandonné par l'Américain Wendell Philipps. Comme il y avait une distance de 10 kilomètres environ du champ d'atterrissage à la ville, on nous amène des chameaux.

majestueux péristyle de huit colonnes carrées, dont le bas est encore enfoui. Ces colonnes peuvent avoir de six à huit mètres de haut, d'un seul bloc. Sur l'une d'elles est dessiné un énorme « bonhomme » qui n'est certainement pas himyarite. Comme je ne crois pas W. Philipps capable d'un tel sacrilège, la photo que j'en ai prise se joindra à ma série de dessins-test indigènes dont elle constituera certainement la pièce la plus originale!

De chaque côté de la colonnade, on peut descendre dans une grande salle rectangulaire de vingt mètres sur trente environ. A son entrée, deux socles hauts et voisins supportaient vraisemblablement des statues. Son sol est dallé et présente tout un réseau de bassins et de rigoles servant peut-être aux ablutions rituelles. Ses murs sont creusés à mi-hauteur de niches rectangulaires peu profondes. Au centre, en doubles rangées, une quarantaine de colonnes dont une douzaine est encore debout. A mesure qu'elles sortaient du sable il fallait les consolider, tâche malaisée. Plusieurs sont tombées et se sont brisées. (On se doute que les bois d'étai sont ici difficiles à trouver!)

Juste en face du péristyle, sur la paroi opposée, une porte précédée de degrés donne accès à l'imposante enceinte ovale, de destination mystérieuse, caractéristique des temples sud-arabes. Cette partie n'est pas encore déblayée, sauf extérieurement. Du dedans depuis la porte, les masses

On a cependant trouvé, à côté de ces tombes supposées, des ossements et de grossières poteries. Mais il s'agissait vraisemblablement d'inhumation (de beaucoup postérieure) dans les masses de sable surmontant ces caveaux.

Nous en sommes à cet endroit des fouilles quand tout à coup le prince Hassan s'arrête, fixant un serpent qui vient de sortir des pierres et se tient immobile devant lui. Nous sommes fort émus : personne, à Sana'a, n'ignore les pouvoirs particuliers de la famille royale. (Dans le peuple, l'imam Ahmed est quelquefois appelé « Ahmed le Djinn », et l'on raconte sur lui de nombreuses légendes. Mon cuisinier, qui a eu l'honneur d'être, dans sa jeunesse, au service du Palais, m'assure l'avoir vu plusieurs fois transformer des baguettes en serpents, tels les grands rois sémites de l'Écriture!)

Le prince Hassan, hélas! ne transforme pas celui-ci en baguette. Mais il a, tout à coup, un geste rapide, et la bête se recourbe et s'agite au bout de ses deux doigts. C'est une vipère d'une très dangereuse espèce. Un des soldats déchire un coin de son écharpe pour en faire un sac et la rapportera fièrement, toute vivante, jusqu'à Sana'a.

En quittant les fosses, nous marchons quelques minutes dans le sable jusqu'aux « Pilastres de Bilkis ». Ce sont cinq colonnes isolées, très semblables à celles du temple, qui faisaient sans doute partie d'un édifice

non encore mis à jour. Aucune fouille n'a encore été entreprise en ce point.

Je n'ai vu nulle part ces montagnes d'ossements humains signalées au voisinage du temple par les premiers explorateurs, restes possibles des anciens sacrifices aux dieux sabéens.

De cette rapide visite, nous restons cependant insatisfaits. Dans ces lieux tout remplis de sa légende, un fait devient évident : le nom de Bilkis n'est inscrit nulle part ; ce temple est dédié au dieu Balmaka, lunaire, mâle et bénéfique. Car ici c'est le soleil qui est femelle et donc maléfique, comme dans tous les pays de caravanes nocturnes et de jours brûlants.

Comment expliquer ce fait étrange ? Balmaka serait-il une déformation de Balkama, forme invocatoire de « Bilkis », qui aurait été déifiée après sa mort comme Isis reine d'Égypte, ou faut-il penser que la capitale de Saba est ailleurs, au Yémen, en Hadramout ou à Mascate ? Discussions trop savantes pour s'y attarder.

Ici, en tout cas, il reste tant de choses à découvrir. Il faudrait vider cette enceinte, porter loin les débris pour éviter le réensablement,

il y avait eu alerte, ce qui ne pouvait être sans raisons.

La digue.

Nous quittons enfin le dieu de la Lune et ses mystères pour aller voir les restes de la célèbre digue de Mareb. C'était un important ouvrage qui retenait les eaux d'un lac artificiel, fertilisant ensuite une grande plaine. La rupture de cette digue, en 120 après Jésus-Christ, est un événement historique précis, suivi de ruine et d'exode. Mais on ne peut savoir si la rupture de la digue fut cause ou conséquence, dans ce cercle vicieux, de la sécheresse et de la dépopulation. Peut-être une catastrophe atmosphérique : orage, inondation, ruina-t-elle un ouvrage indispensable à la richesse du pays et qui ne fut pas reconstruit, ou inversement une catastrophe humaine, guerre ou épidémie, dépeupla le pays ; et la digue, sans entretien et sans réparations, finit par s'écrouler.

Quoi qu'il en soit, il fait dans ce camion, pendant que nous méditons sur les lois de l'histoire, une chaleur

mètres contre la colline de droite. C'est un entassement de pierre et de terre, qui avait peut-être trente mètres de haut à son maximum.

Les constructions, à chaque extrémité de la digue, servaient d'écluses ou de déversoir pour distribuer dans la plaine les eaux accumulées dans le bassin artificiel. Nous visitons le groupe de droite, dont le plan est encore exactement celui qu'avait relevé Arnaud, plus de cent ans auparavant, sous le fusil menaçant des bédouins. Un large môle en pente s'avance dans le bassin. Un canal amène les eaux vers deux portes séparées par un haut pilier que prolonge une petite digue. Les portes n'avaient pas de battants, mais étaient fermées de forts madriers de bois s'ajustant les uns sur les autres, selon le niveau des eaux. Ils se posaient dans une double rainure garnie d'échelons, pratiquée vis-à-vis dans la maçonnerie. Actuellement ces rainures ne sont plus visibles, car on a — pourquoi ? — fermé ces portes d'un mur, de construction récente. Une de mes photos est fort nette sur ce point.

Le prince Hassan, à notre tête, est absolument infatigable, et nous traversons derrière lui le lit sableux de l'ouadi pour visiter les constructions de gauche. Il n'y a là qu'un seul déversoir de même type, mais par contre une très belle inscription enchâssée dans la maçonnerie, tandis que de l'autre côté tout ce qu'Arnaud avait pu copier semble perdu. Cette inscription est dédiée au roi sabéen qui fit construire la digue plus de 1 500 ans avant Jésus-Christ. Encore maintenant, les gros blocs de pierre bien taillés sont parfaitement ajustés, le ciment qui recouvre l'arrondi des môles est intact. On doit admirer sans réserve la perfection d'un tel travail, vieux de plus de 3 000 ans et pourtant digne d'un ingénieur actuel.

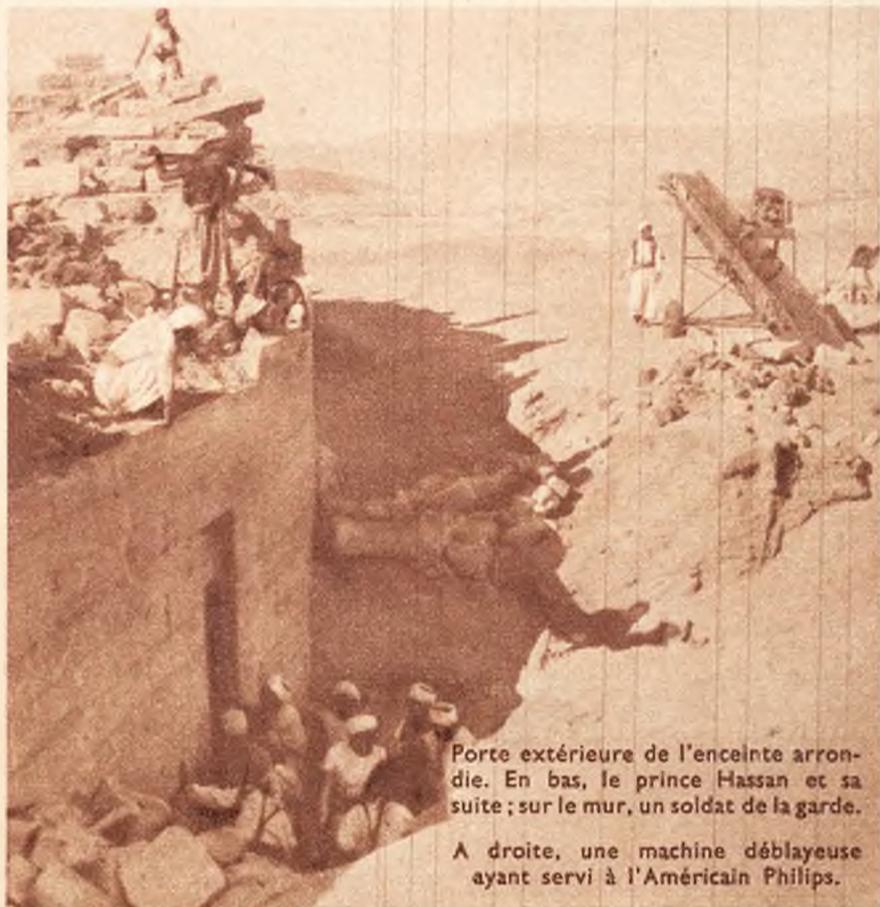
Nous quittons enfin la digue, et sur la voie du retour nous remarquons de très nombreux blocs de maçonnerie, pierre ou brique nue de quatre à cinq mètres de haut sans aucune ouverture. La tradition locale les fait servir à la distribution de l'eau dans la plaine. Mais on ne peut imaginer comment. Peut-être des tombeaux ? Mais alors on ne comprend pas pourquoi ils sont si régulièrement répartis, et beaucoup plus serrés au voisinage immédiat de la digue.

C'est sur cette dernière énigme que nous regagnons Mareb.

La ville.

L'après-midi, le professeur Girolami et moi sommes demandés par plusieurs malades. Il est convenu que nous nous réunirons ensuite pour visiter la ville arabe. Le professeur Girolami va voir le soldat blessé pendant la matinée. Il n'a pas grand'chose, la roue ayant miraculeusement glissé sur la solide gaine du « djambia ». Cette chance inouïe n'est pas, au Yémen, exceptionnelle : dans ce pays, il semble qu'on puisse plus raisonnablement qu'ailleurs s'en remettre à la bonté de la Providence. Ce serait à se demander si l'ardente foi de tout un peuple ne change pas réellement les lois naturelles !

Quant à moi, je suis appelée par la famille du juge de Mareb, qui habite une maison voisine de la Hakouma. C'est une haute maison de terre décorée de peintures blanches, que je gravis par un escalier très obscur jusqu'aux pièces supérieures où m'attendent les femmes. Les plus jeunes sont fort jolies : leurs robes, d'un tissu uni et brillant, rouge, jaune ou vert, est décoré avec goût de broderies. Leurs bras nus sortent de larges et courtes manches. Malheureusement je ne puis photographier qu'une fillette, déjà charmante du



Porte extérieure de l'enceinte arrondie. En bas, le prince Hassan et sa suite ; sur le mur, un soldat de la garde.

A droite, une machine déblayeuse ayant servi à l'Américain Phillips.

retrouver devant le péristyle le sol dallé de la voie d'accès au temple, rechercher, bordant cette voie, les édifices principaux de la ville enfouie sous plus de trois mètres de sable. Mais qui fera cela, et quand ?

Il est évident que le pays n'est encore que relativement sûr, ainsi qu'en témoigne le petit fait suivant : le prince Hassan s'était écarté pour aller voir les « Pilastres de Bilkis », moi juste derrière lui, et tout près les six gardes qui ne le quittent pas d'une semelle. Tout à coup, dans un grand vacarme, un groupe apparaît et s'approche. Immédiatement, sur un mot du « chaouch », les soldats entourent le prince et font glisser leur fusil de l'épaule dans une attitude évidemment défensive. Le prince avait l'œil fixe et guetteur... jusqu'au moment où on lui baisa les mains, en lui remettant une pétition ! Mais

torride. Nous nous affaissons les uns sur les autres, ne regardant même plus le paysage. A hauteur de nos oreilles oscille le petit sac contenant la vipère accroché à la ceinture d'un soldat. Après les cahots les plus pénibles, nos voisins, religieusement, murmurent « Allah Akhar » (Dieu est le plus grand). A un moment donné, tout s'arrête. Est-ce la panne ? Mais le camion se remet en route avant qu'on ait jugé nécessaire de descendre le narguilé.

Enfin nous arrivons en vue des collines, dont deux s'écartent pour laisser descendre dans la plaine un ouadi actuellement à sec. La digue de Mareb barrait cet ouadi sur un kilomètre et demi, s'appuyant sur les berges rocheuses par deux solides constructions maçonnées qui, seules, ont subsisté. Disparue actuellement, il n'en reste que quelques dizaines de



Digue de Mareb : falaise de droite (en regardant la montagne).

reste. On me sert du thé, des amandes, des raisins secs, et l'on m'offre en cadeau des pierres de couleur arrondies et percées que l'on trouve souvent ici dans le sable. Elles ornaient peut-être le cou d'une belle Sabéenne !

De la terrasse, je peux voir l'unique puits de la ville, à l'endroit exact signalé par Arnaud. Pour le moment, un chameau l'actionne. On m'explique que c'est celui du gouverneur, qui seul peut user de cette commodité. Les autres habitants de Mareb doivent se servir de leurs bras pour tirer l'eau, ce qui restreint évidemment beaucoup la consommation !

En quittant la maison du juge, je retrouve le professeur Girolami et nous montons vers Mareb. Arnaud signalait que les anciens murs de la ville sabéenne étaient encore intacts. La ville arabe n'en occupait qu'une partie surélevée, probablement la citadelle. Actuellement ces murs ont disparu, mais de tous côtés sortent de terre de gros blocs bien taillés et parfois couverts d'inscriptions. La ville actuelle est donc construite sur des ruines. Elle se compose d'une centaine de maisons à base élargie, à toutes petites fenêtres, et les bords cornus des terrasses supérieures sont soulignés de peinture blanche.

Dans la foule.

Une nombreuse foule nous entoure bientôt. Le court passage de la mission W. Philipps ne semble pas avoir épuisé leur curiosité à l'égard des Occidentaux ! C'est extrêmement fatigant de constituer le centre d'une attention aussi ardente. Il faut trouver le juste équilibre entre une simplicité amusante, qui donne confiance, et l'allure importante, qui nous fera respecter. En somme osciller, pour les primitifs comme pour les enfants, entre le rôle du maître et le rôle du pitre. Mais ces visages simples et intelligents nous inspirent une sympathie qui facilite les choses. Il est difficile de les photographier, ils changent immédiatement d'expression. Je feins de mettre au point mon appareil sur un homme qui se fige aussitôt gravement, et je fais vite volte-face pour surprendre le groupe de derrière : j'aurai ainsi un cliché flou, mais exact, psychologiquement ! [Note de la rédaction : Et beaucoup plus dans le genre « Sciences et Voyages ».]

Sur la place centrale du village, nous passons devant un dispositif qui fonctionne également à Sana'a : c'est un moulin à huile d'un type très primitif, constitué par un mortier fixe en pierre dans lequel tourne un pilon en bois mû par un chameau. Pour augmenter l'adhérence du pilon au mortier, des enfants sont montés sur la barre de transmission, joignant ainsi l'utile à l'agréable. Un homme surveille l'opération, ramenant les graines à moitié broyées à l'intérieur. Lorsque tout est terminé, on pompe l'huile au moyen d'un paquet d'étoffe qui sert en même temps de filtre.

Nulle part dans la foule nous ne voyons de femmes, mais elles nous guettent au coin des portes, toutes empaquetées de noir. J'essaye des clichés, mais elles s'éclipsent vite. Les hommes rient et m'indiquent les coins où elles vont apparaître. La joie est générale, et cela pourrait tourner en une véritable partie de cache-cache, mais nous ne jugeons



La digue de Mareb. Vue d'ensemble de l'ouadi Subā. Jadis barré par une digue rejoignant ces deux croupes rocheuses (1 km 500 environ). Cette digue est formée de débris rocheux entassés et de terre. Il n'en subsiste que les deux extrémités, fort solidement maçonnées, en forme d'écluses ou de déversoirs. On voit ici l'écluse de gauche (en regardant la montagne d'où vient l'ouadi).

pas convenable de poursuivre plus longtemps !

Au pied de Mareb passe l'ouadi Dana, dont ne persiste en période sèche qu'une petite lagune. Nous décidons de parcourir les rives pour rechercher — sans succès d'ailleurs — le « panorbis », coquillage d'eau douce qui sert d'hôte vecteur à l'agent pathogène de la « billarzhiose ». Nous ne sommes plus accompagnés que par une dizaine de garçonnetts, à la mine très éveillée. L'intelligence précoce et vive des jeunes Yéménites est du reste confirmée par la série de tests que j'en ai pu obtenir. Pour nous amuser, ils se jettent à l'eau comme de jeunes chiens, mais ils ne savent pas nager. Sur la rive,

ils cueillent et mâchent volontiers de pauvres bouts d'herbe. Comme apport vitaminé, ils n'ont que le lait de leurs troupeaux et les raisins secs. Ce besoin de verdure n'est donc que trop justifié.

Le soleil se couche lorsque, notre promenade terminée, nous regagnons la Hakouma. Nous nous préparons à profiter, comme la veille, de la merveilleuse fête colorée qui — pour des raisons atmosphériques que j'ignore — survient ici, presque chaque soir, une vingtaine de minutes après le coucher du soleil. Le ciel s'illumine entièrement d'un rose uni et vif qui, s'étendant sur la terre et les pierres, les colore de toutes les teintes, du mauve chaud au violet sombre. Cela



La partie droite de la ville de Mareb vue de la Hakouma ; au fond, la plaine et le lit de l'ouadi Dana.

ne dure que quelques minutes, qui sont de toute beauté.

Nous choisissons pour les guetter la haute et étroite terrasse dominant tout l'édifice. L'échelle de bois qui y mène est raide et étroite comme un perchoir. Mais à peine sommes-nous installés que surgit à côté de nous le prince Hassan, cherchant la meilleure place pour sa prière du soir.

Rien n'est d'une meilleure psychologie que cette loi coranique de recueillement en fin de journée. Il se place tout naturellement comme une halte entre le travail du jour et les heures du soir, consacrées à la famille ou à l'amitié. Dans nos pays, hélas ! cette halte psychologique se fait plutôt devant un verre ! Ici c'est à la mosquée, ou devant un espace si possible largement ouvert, en direction de la tombe du Prophète.

Nous comprenons très bien avec quels sentiments le prince Hassan cherche à être seul devant Mareb au soir de cette journée chargée. Il nous prie, sans doute, de rester près de lui, mais nous redescendons respectueusement à l'étage du dessous.

Inutile d'insister beaucoup sur nos occupations des jours suivants, dont nous nous serions bien dispensés : l'inventaire du contenu des bâtiments occupés par W. Philipps. Visite pour moi fort triste, car W. Philipps m'avait proposé de rejoindre sa mission quand mon contrat avec le Yémen serait terminé. Mais nos compagnons yéménites tenaient à notre présence, comme garants de la régularité — parfaite du reste — de toutes les opérations. Je dois dire que nous avons surtout servi d'experts «*à des choses occidentales inconnues*», pour expliquer qu'une bouteille de savon liquide n'est pas une maudite boisson alcoolique, et qu'un bouton de manchette en galalithe n'est pas un objet précieux méritant dans un inventaire une particulière mention.

Départ.

Nous sommes de nouveau réunis autour de l'avion, attendant le prince qui n'est pas encore arrivé. Dans cette plaine brûlante, il n'y a d'ombre que sous les ailes. Une cinquantaine de bédouins bleus sont accroupis autour de nous et nous dévisagent.

Une conversation s'engage, animée puis enjouée, et le professeur Girolami peut sans difficulté examiner toutes les mâchoires, vérifiant une fois de plus l'absence complète de caries dentaires dans certaines races. Quant à moi, je digère un lourd sacrifice : je m'étais bien promis, au cas où je parviendrais à Mareb, de «*rater*» accidentellement l'avion de retour et de regagner Sana'a par la piste, en passant par l'ancienne ville de Timna. J'ai l'argent et l'équipement nécessaires.

Si, après un dur débat intérieur, j'ai renoncé à cette tentante perspective, c'est seulement par respect et reconnaissance envers l'iman du Yémen. Cet homme, dont les conceptions morales et religieuses sont si éloignées des nôtres, a cependant été assez intelligent et ouvert pour admettre à égalité une femme dans un groupe entièrement masculin. Ceux qui connaissent l'Islam comprendront la valeur de ce geste, et je ne me permettrai aucune manifestation d'indépendance qui puisse lui faire regretter sa largeur d'esprit.

Je serai du reste récompensée de ce renoncement par une fort intéressante photo aérienne de Mareb. On y voit, en bas et à droite, la lagune de l'ouadi; en bas et à gauche, le bord de l'aile de l'avion; au milieu, Mareb sur sa butte; tout autour, le sol irrégulier de la ville ancienne, dont les limites circulaires sont nettes; en haut, les collines et, entre la ville et les collines, l'étendue sableuse déserte. Mais à cet endroit le cliché rend visible une série de stries parallèles et perpendiculaires, d'une régularité qui ne peut être œuvre de nature. Ce sont les limites de cultures anciennes, absolument invisibles au sol, et c'est bien là l'aspect que donnent les plaines de l'Euphrate dans les mêmes conditions.

Maintenant Mareb s'éloigne, et les colonnes du temple vont se recouvrir de sable paisiblement — pour combien de temps encore? — avant que la curiosité des hommes vienne de nouveau creuser les dunes à la recherche du sol ancien.

Je pense à Arnaud, déguisé, blessé et aveugle, qui dut fuir rapidement Mareb et rejoignit Hodeidah à grande-peine. Mais Arnaud n'était pas le premier.

En arrivant à Mareb, il avait appris



Bédouines de Mareb attendant leur tour pour tirer l'eau du puits.

avec surprise qu'un autre Européen l'avait précédé. Douze ans auparavant, vers 1830, un homme « clair, grand et blond » avait séjourné plusieurs semaines dans la ville. Il parlait très bien l'arabe et connaissait admirablement le Coran. Il sut se faire respecter et parcourut toute la région, relevant des plans et copiant inlassablement les inscriptions. A son départ, il indiqua au chef du pays un endroit à fouiller et l'on y trouva des pièces d'or qui furent vendues à Sana'a un bon prix. Mais cette réputation d'homme revêtu du don surnaturel de découvrir les trésors cessa un jour de lui être favorable. Pour le voler, on l'assassina, et tous ses bagages furent perdus.

Son existence n'est pas un mythe, et sa trace fut plusieurs fois retrouvée au Yémen et en Hadramaout. Mais, dans l'Orient du XIX^e siècle, douanes, réservations aériennes, office des changes et contrôle sanitaire n'attachaient pas comme maintenant au voyageur une impitoyable étiquette. Il ne reste de lui que quelques lignes d'Arnaud dans le « Journal asiatique », et l'on n'a jamais su ni son pays ni son nom!

Que ces souvenirs de Mareb 1952 lui soient dédiés!